

**CARIGNAN, Lynne (dir.) (1992) *Ruelle, essais, nouvelles, poèmes: anthologie littéraire fransaskoise* (vol. 1), Regina, Association des artistes de la Saskatchewan, 114 p.
[ISBN 2-9802924-0-0]**

**HATABI, Chakib (dir.) (1993) *Ruelle, essais, nouvelles, poèmes: anthologie littéraire fransaskoise* (vol. 2), Regina, Association des artistes de la Saskatchewan, 47 p.
[ISBN 2-9802924-1-9]**

Dans ces deux anthologies littéraires fransaskoises, de nombreux récits et poèmes nous ont frappée par une évocation très personnelle, et souvent poétique du quotidien. Ce quotidien est vécu dans un pays paisible – en l’occurrence la Saskatchewan – avec un intérêt intense, pour ne pas dire avec passion: aussi, même des événements en apparence anodins prennent-ils beaucoup de relief.

C’est très évident surtout dans le récit «Le marquis» (Hatabi, 1993) de Laurier Gareau, un auteur bien connu en Saskatchewan depuis une vingtaine d’années; là, ce dernier nous montre comment l’imagination enfantine soutenue par la complicité des adultes transforme la tournée dans un vieux camion en un événement fabuleux, répété d’année en année comme un véritable rituel. En témoignent de nombreux termes qui valorisent et dramatisent cet événement: ainsi «le Marquis» qui est le prestigieux nom du camion-personnage, «l’opération Marquis» (Hatabi, 1993, p. 8), évoquant la tournée elle-même ou encore la comparaison qui décrit les enfants participant à cette tournée comme «des soldats vainqueurs revenant de la grande guerre» (Hatabi, 1993, p. 10). Cependant, le rituel évoqué n’a rien d’exagéré – peut-être parce que tous les personnages sont bien entrés dans le jeu pour donner une saveur toute particulière à un événement tout ordinaire.

Le rituel est aussi présent dans «Nuit... ce mystère!» (Hatabi, 1993) de Sylvie Dufresne, Québécoise d’origine qui écrit avec humour et beaucoup de tendresse; il marque les simples activités du réveil et du coucher. Le lecteur l’accepte aisément, grâce à la dramatisation constante de la peur de la nuit d’une

part, et de l'autre, de la rêverie que celle-ci favorise. Nous ne sommes plus dans un monde ordinaire, mais dans «un autre monde où le poids des ans et l'inconvénient des heures s'échappent à la rigidité de la réalité» (Hatabi, 1993, p. 2).

Dans le récit «Elle aurait dû prévoir» (Carignan, 1992) et le poème «Valise à la main, elle n'est pas prête à partir» (Hatabi, 1993), Cora Polièvre, artiste visuelle fransaskoise, dramatise elle aussi le quotidien, mais dans le but de le dédramatiser et de lui restaurer ainsi son aspect rassurant qui deviendra exaltant. Chaque fois, un personnage féminin se mesure en imagination à l'épreuve de la mort: d'une part, la femme d'«Elle aurait dû prévoir» qui croit à tort au suicide d'un mari accablé de soucis d'argent; d'autre part, la jeune future maman de «Valise à la main, elle n'est pas prête à partir» qui songe à l'épreuve plus terrifiante encore que celle du premier accouchement: sa propre mort, qu'un jour, elle affrontera seule. La conclusion de leur brève histoire, simple et émouvante, diffuse une joie indicible, celle de pouvoir participer de nouveau à l'aventure de la vie:

Ils avaient commencé avec rien.

Ils pourraient recommencer de nouveau avec rien.

Elle pourrait envisager n'importe quoi maintenant
(Carignan, 1992, p. 22).

Vartan Hezaran, un auteur fransaskois d'origine turque, riche d'une vaste expérience de la vie, valorise tout différemment, dans sa nouvelle «Le déjeuner» (Hatabi, 1993), la vie de tous les jours en Saskatchewan. Bien situé dans le contexte géographique de la petite ville de Swift Current, ce récit est une véritable célébration du pays vécu au quotidien. Après avoir noté un échange de salutations presque rituel entre les habitués du restaurant le *Rustler* et sa serveuse, l'auteur procède à une description minutieuse de ce même restaurant, de ses scènes quotidiennes ainsi que de celles représentées sur ses murs:

[...] Sur les murs, il y a des peintures de chevaux sauvages galopant sur l'herbe courte de la Prairie. De vieilles photos jaunies, [sic] montrent des hommes autour des machines à vapeur reliées aux chariots par des courroies de transmission, et des hommes debout sur la voie ferrée, tous moustachus et portant des chapeaux [...] (Hatabi, 1993, p. 12)

Puis, de la même manière, il raconte ses exploits de chasse ainsi que ceux de son ami Louis: contrairement à notre attente, ce sont des victoires laborieusement remportées. Cependant, comme tous les autres faits et gestes dans le récit, ils laissent transparaître, par-delà leur évocation minutieuse, une intarissable joie de vivre dans un doux et paisible pays.

La communion avec le pays à travers le quotidien est également le thème dominant du «Dernier bison» (Carignan, 1992) de Michel Marchildon, jeune écrivain et artiste francophone de la Saskatchewan, bien connu pour son recueil de poèmes intitulé *Fransaskroix*. Mais, malheureusement, pour le narrateur de ce récit poétique, qui revient dans son village natal, la réalité présente n'est plus vécue avec bonheur: elle ne peut plus se fusionner avec un passé vu comme glorieux et dont le souvenir s'effrite. Décidément, les mœurs ont beaucoup changé!

Les images s'évaporent et je constate qu'il fait noir maintenant. Quelle heure peut-il être? Chaque soir je me laisse envoûter de cette façon, dominé par la nature, par ces rêves qui me hantent comme des extraits de films d'un passé qui m'échappe [...] (Carignan, 1992, p. 63)

Totalement seul, il se trouve, dans ce passé fragmenté, un complice: Zénon Lemoine, l'ermite du village, l'écrivain dévoué à la sauvegarde de la langue et de la culture françaises: c'est lui, «le dernier bison». Puis, se comparant lui aussi à cet animal de plus en plus menacé, le narrateur reprend la lutte humble et obscure de Zénon. Et, malgré la douloureuse épreuve de la solitude, il parvient à définir la vie de son pays, à partir de «l'histoire d'un pays sur des pages jaunies» (Carignan, 1992, p. 74): il y a lieu d'espérer que son œuvre, tel le bon cinéma, permettra aux gens d'«échapper, le temps d'une vie, à l'austère réalité du quotidien» (Carignan, 1992, p. 75). Car «[c]haque récolte porte son fruit, chaque fruit sert à une faim, chaque homme est un outil au service de l'autre» (Carignan, 1992, p. 75).

Les récits et le poème étudiés – qui constituent une fraction importante des deux anthologies littéraires fransaskoises – présentent une bonne variété des visions d'un pays, nommé ou non; variété qui s'explique en grande partie par le fait que la «Francophonie saskatchewanaise a toujours comporté des éléments venus d'ailleurs» (Hatabi, 1993, p. vi).

Mais en dépit de cette variété, tous ces écrits se caractérisent par la valorisation du quotidien. Elle ne fait que refléter le courage et la passion de tous ces écrivains qui cherchent à définir leur vie, au jour le jour, et par-delà celle-ci, leur appartenance. Comme l'affirme très judicieusement Michel Marchildon dans sa préface, «RUELLE est un laboratoire réservé à la nouvelle génération» (Hatabi, 1993, p. vi).

Marie Jack
Winnipeg

DUMITRIU VAN SAANEN, Christine (1993)
Poèmes pour l'univers, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 73 p. (illustrations de Mircea Dumitriu)
[ISBN: 2-921353-06-1]

DUMITRIU VAN SAANEN, Christine (1996)
Sablier, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 66 p. (illustrations de Mircea Dumitriu)
[ISBN: 2-921353-45-8]

«L'immensité est, pourrait-on dire, une catégorie philosophique de la rêverie» a écrit Gaston Bachelard dans *La poétique de l'espace* (1957, p. 168). Dans son recueil intitulé *Poèmes pour l'univers*, Christine Dumitriu van Saanen nous entraîne à une allure vertigineuse dans une telle rêverie de l'immensité, appuyée d'illustrations réalisées au moyen d'un logiciel de reproduction de fractals, objets mathématiques servant à décrire des objets de la nature. Cette rêverie de l'espace et du temps fait naître l'angoisse de la condition humaine, si minuscule face à eux. Mais chez Christine Dumitriu van Saanen, l'opposition est riche: c'est «l'appel des contraires qui dynamisent les grands archétypes» (Bachelard, 1957, p. 62).

L'observation (scientifique?) de l'immensité produit d'abord un sentiment de désespoir cosmique: la «concentration ultime d'espace-temps-matière» est une «trinité chantant à l'unisson les marches funèbres des cascades cosmiques» (*Poèmes*, p. 13). Cette vision apocalyptique de l'univers, ou, plus exactement, des univers qui apparaissent nombreux et mortels